

Georges Torres

Langage et interprétation



Du même auteur :
Du même auteur-éditeur G.Torres,
26 Av.de Gérone 60000 Perpignan

1997 *Systèmes phrastiques et cophrastiques*

1999 *Fondements de la grammaire systématique* (épuisé)

2000 *Éléments de grammaire systématique*
suivi de *Parties du discours et partitions de mots*

2002 *L'accord du participe passé (ou de l'édit au théorème)*
suivi de *La règle de parité*

2003 *La syntaxe latine au regard de la linguistique systématique*
et de l'analyse ensembliste

2004 *Fonctiologie et structurologie des énoncés du discours en FM*

2006 *Les fonctions spécifiquement linguistiques*

2007 *Pour une tête bien faite*

2008 *Projet de réforme de l'orthographe française*

Aux Editions Edilivre Saint Denis

2011 *Le vieil et la grammaire*

2012 *L'Univers et le Savoir*

NB J'ai adopté l'orthographe rectifiée proposée en option par mon ordinateur

**Liste des abréviations ou symboles
figurant dans cet ouvrage**

CL : constituant lexical du v. en Pr ; tenant de foncteur de l'attitude modale du locuteur : dft de la dyade contractée en Pr ou dft de la dyade non contractée (posture ou allure)

CoS : S cophrastique modal à double structure (Ps-Pr-Pc (P_s-P_r-P_c)) saisi en Ep0

CUDE : référent extralinguistique, elt Constituant de l'Univers du Discours Engagé par le locuteur écosystème ou milieu de vie partagé par les interlocuteurs

CG : constituant grammatical du verbe en Pr ; en référence à la SE (mgr+tgr+pgr)

dtt : déterminant d'un référent extralinguistique (dst+dft+part)

dst : désignant du référent existentiel ; dft : définissant de sa classe (nom concret) ;

eⁿ : élément ; E : ensemble

Ep : empan perceptif ; Ep0 ; saisie d'une signification sans analyse ni synthèse (S ou CoS)

par analyse Ep-1'signification d'une polyade en Ps/Pr/Pc

Ep-2signification d'un dst/dft/prt

Ep-3.....d'un CL ou d'un CG

Ep-4.....de mgr, tgr ou pgr d'un CG

par synthèse Ep+1d'un MS

Ep+2 :récit, description, syllogisme

f : foncteur, ou interprétant faisant correspondre V.I et V.D.

FM : français moderne (Actuel) ; FA : transition entre latin et FM

INTOBJ : prt d'une situation angulaire (Ps-Pr-Ps1 et Ps2) donner à ou recevoir de qch

INTSUB : prt d'une situation angulaire (Ps1-Pr-Ps2-Pc (faire faire ou faire dire à qqn qqch

MS : deux S coordonné par que, précédé d'une interposition de temps ou de cause en Ep+1)

mgr : mode grammatical, élt du CG

OBJ ; prt d'une situation linéaire (Ps-Pr-Ps) avec un v.ASS ou JUS en Pr

(Pc-Pr-Ps) avec un v.AFF OBJ en Pr

OE : Ordre d'énonciation OE1 : Ps-Pr-Pc ; OE2 : Pc-Pr-Ps ; Ps-Pc-Pr

(OE3) Ps-Pc-Pr (faire +allure) (OE4)

Op.CG: opérateur de substitution de CG dans les dyades contractées (avoir ou être + posture
Op.OE: opérateur d'OE : être+posture + par, OE1 ; faire+allure +à/par
Op.co: opérateur de connexion : de coordination (interposition + à/de en une position qcq
que

ou de corrélation entre S (interposition réduite à
QUE)

Pc : position de l'elt cible d'une relation posée en Pr cible d'une

Pr : position de la relation entre un elt source et un elt cible par l'intermédiaire d'un 3^é elt

Ps : position de l'é^{lt} source d'une relation posée en Pr dans en OE qcq

pgr : personne grammaticale, elt du CG, présente (JE et TU) ou absente

prodtt ; prodéterminant : monade substitué à une des personnes présente ou absente de la
SE

prt : particularisant du référent existentiel (nom abstrait juxtaposé ou relié par une
interposition

ou du CL ou du CG du verbe en Pr (dit adverbe)

qcq : quelconque ; **qqch** : quelque chose

R : relation

S : système (phrastique) saisie en Ep0.

– **IS** : polyade,, groupe de mots renvoyant au même référent de CUDE, saisi en EP-1

SACC ; : savoir admis comme commun par les interlocuteurs (lexique et grammaire d'une
langue)

référentiel intra linguistique à opposer à CUDE qui renvoie à des faits et à des existants

SE : situation d'énonciation (ou thétiq, actuelle ou historique ; ou hypothétique ou
fictive)

lieu (HIC) et moment (nunc) où un JE s'adresse à un TU et invoque des prg (absents)

tgr : temps grammatical, e^{lt} du CG, en relation de successivité avec la SE

ou de concordance avec un SE relai

SUB : prt d'une situation linéaire (Pc-Pr-Ps) ; avec un v.AFF en Pr

V.I. variable indépendantes (extralinguistique) **V.D.** variables dépendantes
(intralinguistique)

v.COMP verbes comportementaux, ou **ICON** iconiques, ou **TRANS** (opération spatio-
temporelle)

v.SYMB verbes symboliques, ou logiques (être et avoir) de permanence (opération
mentale)

v.MOD dans un CoS, f de modalité, et **v.TRANS.** dans un S ou MS, f.statutaire

soit **ASS.**, assertifs ; **AFF.**, affectifs ; soit **JUS.** (impératifs ou interrogatifs)

Œuvres de Georges TORRES

Sommaire général de langage et interprétation

Liste des abréviations ou symboles figurant dans cet ouvrage.....	3
Introduction Nature et culture.....	7
Chapitre I – Les rudiments de la cognition.....	11
Chapitre II – Aspect historique des conceptions de la cognition.....	31
Chapitre III – Modèles offerts aux sciences par la logique et les mathématiques.....	63
Chapitre IV – Structures et fonctions paradigmes appliqués à l’analyse d’un système phrastique.....	111
Chapitre V – Le foncteur modal de l’énonciation (fm) en Ep0	133
Chapitre VI – Les foncteurs de l’ordre de l’énonciation (OE).....	175
Première partie argumentative : Débats historiques.....	175
Deuxième partie : exposé didactique	209
Chapitre VII – Les foncteurs de la détermination.....	251
Chapitre VIII – Les foncteurs <i>rationnels</i>	329
1 ^{re} partie : Exposé argumentatif.....	330
Deuxième partie : Exposé didactique.....	355
Index alphabétique	393
Bibliographie	411
Tableaux récapitulatifs.....	417

Introduction

Nature et culture

L'homme est un être de culture par nature selon la formule d'E. Morin, définition conforme au principe de la continuité dans la discontinuité (rien ne se perd, rien ne se crée ; tout se transforme) :

la nature, c'est ce qui lui est légué par les gènes qui sont enfouis au cœur de toutes les cellules d'un organisme quelconque, après la fécondation, et qui, se traduisent chez l'homme, dans une première phase, par l'apparition d'un cerveau formé de deux hémisphères dont la couche supérieure ou cortex est développée sans commune mesure avec celui des autres primates : cet organe est le siège d'une multitude de circuits de neurones, cellules qui ne peuvent pas se multiplier – encore que récemment l'on pense que cette possibilité a été démontrée – mais peuvent dégénérer par absence de fonctionnement et qui peuvent complexifier les réseaux qu'elles forment dans la phase dite épigénétique (épi, après) en fonction des nouvelles informations issues de l'environnement par création de synapses ou nœud de liaisons entre circuits différents¹.

¹ Le cerveau humain comprend des milliards de neurones, ou cellules cérébrales (de 10^{11} à 10^{12}), répartis localement en circuits. « Le neurone, base unitaire essentielle du fonctionnement cérébral, se présente en réalité sous un double aspect biologique ; d'une part, c'est un tout complexe, comme l'est toute cellule, et, de l'autre, c'est un élément d'un ensemble encore plus complexe. Dès lors, il n'est plus tellement question de « centres nerveux »... ; il est surtout question de transferts d'énergie, de transmission d'information, mais aussi d'une histoire ontogénétique qui commence avec le message inclus dans les gènes ; ce projet ontogénétique entre, dès le début, en interaction avec l'environnement dont il a besoin pour s'exprimer. Enfin, il est aussi question de systèmes

C'est là la porte ouverte à l'acquisition de nouvelles aptitudes qui n'étaient pas fondamentalement programmées dans le lot génétique, transmis lors de la fécondation, mais qui explique l'acquisition – s'étalant, pour une population d'homo erectus sur des millions d'années et pour l'homo ergaster sur des centaines de milliers, de nouvelles aptitudes, principalement celle du langage, lequel est le véhicule du savoir que les générations qui se succèdent se transmettent. Il y a, ainsi, une base cérébrale commune d'ordre génétique sans laquelle l'individu ne saurait être rendu apte à l'activité de pensée et à la communication, possession qui explique que le membre d'une ethnie (même issu d'une ethnie différente de celle de ses géniteurs) qui lui transmet le savoir, ou culture, sera capable de parler selon la langue de ce groupe ethnique qui l'éduque (aptitude naturelle à utiliser des signes conventionnels ou symboles) et, toutefois, qu'après la dispersion de l'homo sapiens sur le globe, chaque groupe ethnique ait pu modifier nolens volens la triple référence constitutive de toute langue : j'ai nommé la référence à un lexique : la signification des symboles par le radical ou CL d'un mot ; à une morphologie (variation de désinences ou du CG des symboles) ; à la syntaxe : ensemble de règles de combinaison des symboles (positions relatives les uns par rapport aux autres, ou modifications casuelles du CG, dans tous les cas expression de la notion d'ordre impliquant l'existence de structures) ; et modifications morphologiques impliquées par les règles dites d'accord entre les symboles renvoyant au même référent extralinguistique, de manière à se faire comprendre d'autrui.

Or, les phénomènes linguistiques ne sauraient se soustraire à la soumission à des lois, notion que la logique moderne présente comme relation entre les éléments (e^t) d'un ensemble (E) donné dits, variables dépendantes (V.D.), chacune d'elles correspondant de façon déterminante aux variations du même E ou d'un E disjoint, et dites indépendantes (V.I.) ; en outre, dans les sciences dites de la nature (matière et vie, et énergie), cette détermination de la relation est un rapport quantitatif de proportionnalité, directe ou inverse entre les termes évaluables

auto-organisateur qui, en dehors de toute programmation, semblent pouvoir expliquer que tout organisme complexe dispose d'un certain « secteur de liberté ». A. Bourguignon

quantitativement correspondant aux deux E confrontés (par ex. Y et X) : le logicien la symbolise par f et l'appelle un foncteur, $(y_{(e^{lt} Y)}) = f(x, e^{lt}_{de X})$.

En effet, si, dans ces sciences portant sur des choses perçues, la nécessité d'une quantification des données fournies par la perception (ou recours à des unités de mesure conventionnelle de ce qui se présente de façon continue) s'impose du fait que c'est de façon qualitative que le cerveau traduit les excitations issues de l'écosystème et enregistrées par nos organes (délimitations des objets appelées formes), il en va autrement dans le cas des sciences des signes, impliquant une interprétation des formes, primitivement au service de l'utilité, et que le langage s'efforce d'exprimer dans la communication avec autrui (recours à des formes verbales sonores de substitution).

Le langage est, en effet, un phénomène de culture à double implication : d'une part, c'est qualitativement que s'établit la correspondance entre les e^{lt} des deux E dont l'un intègre les V.I. observables par un témoin (ou mémorisées par un locuteur qui se contente de relater les propos tenus par un témoin), et l'autre, les V.D., qui sont à la disposition permanente de celui qui parle une langue ou une autre ; d'autre part, ce à quoi a affaire le témoin (le plus primitif comme le plus cultivé) en tant qu'être de la nature, c'est à des formes – ainsi qu'aux caractères, allures et postures qu'il leur prête, objets de perception qui, objectivement, par nature, sont les mêmes pour l'homo sapiens que pour l'homo erectus, la différence résidant subjectivement dans l'interprétation que peut leur fournir la mentalité du locuteur qui a été acculturé à une époque donnée. Ainsi, cette mentalité est-elle un phénomène culturel, car c'est l'ensemble variable au cours de l'histoire des hommes, d'une part, des principes de classification des formes, allures ou postures dont les symboles qui y renvoient sont combinés dans des phrases et, d'autre part, des principes de raisonnement des phrases cordonnées entre elles (inférence, induction et déduction) de manière à pouvoir en construire de nouvelles, mentalité bien différente chez l'homo sacer, l'homo, philosophicus et l'homo scientificus – qui ont été reconnus successivement comme des « savants » et donc qui sont source d'interprétations diverses, tout comme il arrive que tel locuteur (exceptés les spécialistes dans une branche donnée de la culture) ne sache utiliser qu'imparfaitement les règles du langage.

De la sorte, à la base de la cognition, depuis qu'anatomiquement parlant, l'homo erectus est devenu homo sapiens, le processus primaire de saisie des formes et allures est demeuré le même jusqu'à nos jours, tout comme le processus secondaire d'interprétation de ces données sensorielles qui est, de façon naturelle, activée (classification, et raisonnement). Toutefois ce qui est le produit de la culture par interaction épigénétique des individus, déjà un tant soit peu acculturés selon une mentalité, c'est l'acquisition de nouvelles aptitudes (ou fonctions) – pour autant qu'il s'agit de ceux qu'on appelle des génies – à interpréter les données sensorielles communicables aux autres individus de leur groupe ethnique et, selon les cas, il y a approfondissement du savoir acquis ou bien rupture avec lui, entraînant le passage d'une mentalité à une autre.

Il importe donc, avant d'aborder l'étude des structures et fonctions applicables aux phénomènes linguistiques d'exposer succinctement d'une part les rudiments que la psychologie nous enseigne sur la saisie des formes, caractères allures et postures, processus demeuré invariable, (la gestalt théorie) sauf en ce que des instruments de plus en plus sophistiqués nous permettent de percevoir des formes et allures auxquels nos organes sensoriels livrés à eux-mêmes n'ont pas accès et, d'autre part, les rudiments de la logique relatifs à la classification de données et à leur exploitation par le raisonnement auxquelles toutes les sciences de nos jours peuvent recourir.

Chapitre I

Les rudiments de la cognition

Sommaire

1. Interaction du percevant et du perçu
2. Rudiments de l'étude scientifique de la perception

La perception, processus psychique élémentaire, préambule de la cognition :

mais, citons d'abord *par un recours minimal à l'étymologie*, six termes issus du latin : res ([rèss]), species [spékièss]) causa[kaosa] et imago et factum [factoum] : species (qui donnera espèces) désigne l'apparence (ou forme) sous laquelle une unité perçue se présente au percevant à l'état de veille de façon indépendante de lui, ou dont il n'est pas l'origine (notion à laquelle correspond le terme *causa*, d'où est issu le mot chose en FM), à la différence de *l'imago*, cette représentation fugace de res qui hantent son sommeil et dont le souvenir évoque une pluralité de formes semblables qu'il dénomme à l'aide d'un nom commun, preuve qu'il n'y a pas connaissance qui ne soit une reconnaissance, conception qui constitue la pièce maîtresse du Platonisme ; enfin, *factum*, ce qui résulte d'une rencontre spontanée ou provoquée de formes en mouvement.

La con-science (savoir mettant en relation) est alors cette appréhension simultanée par le percevant à l'état de veille d'une pluralité de res dont il reconnaît certes celles qui lui sont familières mais aussi toutes celles qui se présentent à lui sous la même forme que ces dernières.

La res est le nom attribué à un invariant commun à des objets et on peut dire que l'on en connaît la causa si on sait en quel lieu et moment elle apparaît (origine) et celui où sa trajectoire (les inanimés) ou bien son destin (les animés) prend fin : le soleil va de l'orient (orior, je sors de) à l'occident (occido, je tombe) en charge de nous éclairer et réchauffer tout au long du jour.

En effet, ce qui s'impose à la conscience du percevant qui s'éveille, c'est une multiplicité de res à la species différente ou semblable et cette conscience embrasse par son *empan* que les psychologues disent *perceptif*, ou acte que pose le percevant en projetant son regard sur ce qui l'entoure – soit, d'emblée, une *configuration* de res au repos en une posture qcq, soit, du fait de son mouvement ou de celui des formes qu'il perçoit se déplaçant à une certaine vitesse, *une série de configurations* successives, à chacun des actes que le percevant pose alors les uns après les autres, (notion de ce qui se *substitue* à ce qui était là avant soi) puisque cette allure modifie plus ou moins profondément la configuration initiale si bien qu'elles font apparaître *l'espace*, ou E des distances des *ét* entre eux, comme leur contenant et le *temps* comme le couloir qu'empruntent les configurations qui pour disparaître *font 3 petits tours et puis s'en vont*.

Toutefois il suffit que l'empan perceptif se réduise à la considération d'une seule chose – par hasard d'abord, puis par l'intérêt que le percevant lui trouve – pour que se détache de cet écoulement *un moment*, ou portion de durée à prolongement indéterminé, pendant lequel se dessine, sous un tel acte de concentration de l'énergie d'un individu sur une même res particulière, soit *la posture* qui, étant alors celle de l'objet perçu à ce moment, tranche avec celle des autres soit *l'allure* qui est la sienne durant le moment où elle se déplace ; et c'est alors que, de l'ensemble des autres formes qui, devenues indistinctes, l'entourent comme un fond, « saille » en pleine clarté, à ce moment, sous l'effet d'une source lumineuse et sous un angle donné, la forme « é-lue » entre toutes, encore que sujette à variation du fait de l'état de repos ou de mouvement du perçu ou du percevant. Bref ce qui s'impose par delà toutes les variations, c'est – mystère à élucider – un invariant.

Section I.1. Interaction du percevant et du perçu ; les faits de nature

I.1.1. Aspect physique et biologique

Énonçons un truisme : la perception implique une interaction entre un percevant, du genre animal, doté d'organes des sens (extéro/ intéroceptifs) et un perçu, acte de réduction à l'unité d'une multiplicité d'observables que ces sens peuvent distinguer et repérer dans des registres sensoriels différents et, parmi lesquels, chez l'homme, le registre visuel est privilégié, lié qu'il est à la distance et à la netteté de la localisation des formes que permet de saisir le sens de la vue : le percevant visuel réagit à une excitation organique subie (signe de l'existence *réelle* d'une chose mais provoquée de loin par la présence de la source, ou cause, qu'est le perçu qui agit (à son insu ou intentionnellement) sur lui, sans toutefois porter atteinte à l'intégrité du percevant, lui, qui face à une configuration d'objets perçus, a la liberté de concentrer son attention sur l'unité de son choix appartenant à cette configuration, en fonction de l'intérêt qu'il y a à le faire, à l'exclusion de tout autre élément, sauf à procéder à une comparaison qui implique la sélection d'un couple d'unités.

Néanmoins, il persiste une dualité des types de canaux sensoriels acheminant les informations, fournies qu'elles sont, par les uns, à distance, par les autres, au contact, jusqu'aux centres supérieurs du cortex, facteurs de l'apparition de choses étendues, en configuration les unes avec les autres, car chacun de ces types a ses propres avantages ou inconvénients : d'abord si le plus souvent les objets étant perçus à distance, c'est de leur forme que le percevant emportera le souvenir, dans le contact, c'est l'un des *caractères* de la *matière* que la forme délimite dont il se souviendra ; en conséquence, le contact, de son côté, exige de la part du percevant qu'il explore la superficie du volume que présente le perçu dans certaines directions à partir du point d'impact et sur une certaine distance et qu'il teste sa résistance d'une part à la déformation en recourant à un organe moteur (la main, les dents, dont le mouvement peut faire le tour de l'objet) et d'autre part sa résistance au déplacement, son poids corrélatif de l'effort qu'il fournit) ; de son côté, la distance entre percevant et perçu doit respecter deux limites (éviter le trop près, cas de l'arbre qui empêche de voir la forêt, éviter le trop loin, cas de l'étoile pouvant cacher une multitude

de galaxies. Seul alors le recours (relativement récent) à un instrument en scope, ou tel qu'il élargit le champ de contact ou de vision (dit *empan*) fait apparaître les plus minuscules éléments du trop près (les nervures sillonnant un végétal) et les plus gigantesques ensembles du trop loin, points brillants aux détails invisibles à l'œil nu (à l'empan perceptif naturellement limité).

I.1.2. *Émergence de la conscience naïve du percevant (animal qcq) phénomène psychique*

I.1.2.1 *Sens Biologique et sens psychologique du terme conscience*

Le premier stade de la cognition se situe au niveau des données que recueille par ses sens un animal à l'état de veille, – état de rupture, comme le disent les biologistes, avec l'état de sommeil, où l'animal se trouve dans l'incapacité de traduire en informations les excitations issues de son milieu) ou, comme le nomment les *psychologues*, état de *conscience* où un individu est capable de percevoir des formes visuelles (ou tactiles voire sonores), volumiques, auxquelles il associe des caractères tels que le clair et l'obscur ou le rugueux et le lisse, le chaud ou le froid, le lourd ou le léger, le sucré ou le salé et, plus généralement, le plaisir ou la douleur concomitante à l'impression qu'elles causent), formes disposées comme en un cercle autour de la forme de son propre corps qui en occupe le centre, formes appartenant à une même configuration à l'instant où il prend connaissance de leur présence simultanée, (troupeau de moutons faisant contraste avec le pré où le berger a conduit ses bêtes), chacune d'entre elles occupant, pour autant qu'elles sont au repos, *une position* (ou relation de distance, les unes par rapport aux autres, repère spatial) dans cet ensemble par rapport aux autres et *une posture*, (fait, pour le quadrupède, d'être dressé sur des pattes ou allongé sur le flanc, fait, pour les ailes de l'oiseau d'être repliées ou déployées, etc., résultant d'une action antérieurement accomplie ou subie) au moment où le berger (percevant) fait l'acte de regarder (ce qui détermine, pour lui, un instant, repère temporel) ; et sitôt que les unes ou les autres formes se meuvent, ((*brouter, se heurter, se renverser, ou allaiter, ou gambader*, allures que prennent les diverses formes de la configuration en changeant de position) ; c'est toute une série de configurations différentes que le percevant embrasse successivement (par les différents

actes de perception qu'il est contraint de poser les uns après les autres) ; ces formes sont des unités dont il peut calculer le nombre, (calculi, petits cailloux), les configurations impliquant une distance entre ces unités lui faisant croire que l'espace (l'ordre des simultanés) est une chose en soi (un contenant, comme cet enclos où le berger enferme les bêtes en hiver ou ce pré où il les laisse en liberté), les séries impliquant une substitution d'un ordre à un autre de ces unités lui faisant croire que le temps (l'ordre des successifs) est une chose en soi (couloir, lieu où s'écoulent les séries de configurations comme l'eau de la source où il fait boire ses bêtes).

Enfin ces formes visuelles qui s'agissent, sans nécessairement se rencontrer (ni s'assembler sans se choquer) ont des *species* (apparences) à la fois distinctes les unes des autres puisqu'on peut les compter – et néanmoins semblables à certaines autres – *témoin*, le nom concret commun que le langage leur associe, encore que, pour les plus familières, l'on puisse les différencier à l'aide de certains caractères sensoriels, différents, soit *qualitativement*, du fait du registre différent des organes qui les détectent, soit *quantitativement*, du fait de la grandeur relative que le percevant attribue par comparaison aux éléments sensoriels s'inscrivant dans le même registre – *témoins*, les noms abstraits adjoints au nom concret. En effet, c'est l'invention de la dénomination, phénomène culturel propre à l'homo sapiens, qui est l'origine de l'attribution à une *causa*, chose qui, à la fois, est le support des caractères sensoriels permanents de registres différents d'un même individu et origine de la ressemblance que certaines formes d'individus (*species*) peuvent avoir entre elles à la différence des autres ; et les philosophes donneront une assise solide à cette croyance en opposant les res à formes visuelles, prises pour *des choses en soi*, aux autres caractères, postures et allures, différents d'un individu à un autre, à considérer comme des *choses en un autre*.

Bref, les noms des choses en soi (formes visuelles semblables) ou ceux des choses en un autre (autres sensations concomitantes à la perception de ces formes, caractères, ou critères pouvant servir à distinguer les individus d'une même espèce – représentent les interprétations primaires auxquelles se livre l'homo sapiens (d'abord enfant, infans, celui qui apprend à parler la langue du groupe ethnique auquel il appartient) à toutes les époques depuis l'invention du langage jusqu'à nos jours.

I.1.2.2. Exemples d'Interprétations poétiques

Les Panoramas de FORMES,

*Au dessus des étangs, au dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par de là le soleil, par delà les éthers
Par de là les confins des sphères étoilées...* Ch. Beaudelaire

Les caractères et postures,

*La blanche Ophélie flotte comme un grand lys... A. Rimbaud
(les éléphants)
L'oreille en éventail, la trompe entre les dents
Ils cheminent l'œil clos. Leur ventre bat et fume. Leconte de Lisle
(ou Carmen)*

*Car sur sa nuque d'ambre fauve
Se tord un énorme chignon
Qui dénoué, fait de l'alcôve,
Une mante à son corps mignon
Et, parmi sa pâleur, éclate
Une bouche aux rires vainqueurs* Th. Gautier

les allures

*Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons
La pâle mort mêlait les sombres bataillons. V. Hugo
Comme un vol de gerfauts, hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal. J. M. de Heredia*

I.1.2.3. Conscience et intentionnalité

La conscience par laquelle l'homme se montre capable de se conduire en être autonome et de s'adapter au devenir incessant de ce milieu où il lui faut évoluer pour satisfaire aux besoins de l'être vivant qu'il est et aux obligations que la vie en société lui impose, la conscience se révèle être non

pas comme *une chose réelle en soi*, ou *res*, ce moi que l'être pensant revendique face aux autres personnes et aux choses au milieu desquels il évolue ; elle n'est pas une forme susceptible de se percevoir elle-même comme une *res*, elle apparaît seulement à l'être capable d'introspection et de réflexion comme « *causa* » d'actes qui se succèdent, suscités qu'ils sont par les changements qui affectent soit le milieu externe où le corps, se mouvant, déploie son activité, soit le milieu interne (biologique ou naturel et psychique ou culturel) où « le moi » s'apparaît à lui-même traversé par des réactions de sa sensibilité (plaisir ou douleur). Depuis Brentano (1858-1937), la conscience n'est plus tenue pour la *chose* pensante de Descartes, mais comme une intention par laquelle l'être pensant grâce à son cerveau vise un objet distinct de lui.

Ainsi si des formes, quelles qu'elles soient, lui apparaissent, c'est comme termes d'actes qui, se succédant, traduisent les intentions du percevant à l'état de veille visant qqch d'interne au domaine corporel (par ses organes intéroceptifs) ou au domaine que son empan perceptif embrasse (par ses organes extéroceptifs), actes qui, dans la mesure où ils deviennent habituels et conduisent à une bonne adaptation aux modifications des deux milieux où le percevant se trouve plongé, *perdent de leur acuité*, autant dire, ne sont plus reconnus comme actes distincts les uns des autres – acuité au contraire qui ressurgit violemment en cas d'échec de l'adaptation. Et le psychologue, depuis Brentano et Husserl, caractérise le phénomène d'attention, propre à l'être doté de conscience, comme expression d'une *intention* de sa part, qui exprime l'intérêt momentané qu'il porte à une forme saisie comme élément d'une configuration ou une autre par lesquels des objets sont discernables d'autres objets avec lesquels ils configurent.

Il faut donc préciser la « cause » (source, origine) qui permet, au percevant face à une configuration, de distinguer les formes les unes des autres, surtout s'il a conscience, une fois à leur contact, que les configurations ne sont souvent que des amas informes de choses (quand on s'éloigne des produits de la civilisation où tout est mis en ordre) et de prendre conscience que ce n'est pas la forme (*species*) des choses qui nous permet d'en connaître la nature, – ou que la forme n'est pas une chose en soi (la sub-stance d'Aristote gisant sous les apparences) ni en un autre (les caractères, allures et postures donc cette substance serait la cause –, mais

c'est leur *matière* dont la consistance, résistance et permanence font que cette forme occupe une place par son étendue et un position par rapport à d'autre – et encore cette croyance que l'étendue est qqch de continu ne se dissipera que lorsque, sous le microscope et son éclairage, la matière apparaîtra divisée en cellules, atomes, noyaux, quarks, unités que, malgré eux, les savants eux-mêmes commencent en toute bonne foi à identifier à la forme (celle d'une boule) et allure (celle d'une onde) sous lesquelles elles se rendent présentes à eux, en attendant que des instruments plus sophistiqués en fassent apparaître la structure composite.

I.1.2.4. *Espace, temps et formes sont-ils des absolus ?*

Ainsi, l'état de veille (biologique) est, de moment en moment, traversé par l'attention que l'être pensant porte à ces objets de perception que sont des séries de configurations qu'il repère dans le « contenant » qu'il dénomme espace et dont il repère l'apparition et la disparition successive dans le couloir qu'il dénomme « le temps ». Or, *dénommer*, comme dans le cas des noms donnés aux res, c'est manifester sa croyance en des absolus, choses en soi, indépendantes du fait que la forme sous laquelle elles apparaissent tient au regard que porte sur elles le percevant. Mais de quoi s'agit-il en réalité, d'une part, sous la dénomination *d'espace*, sinon de la distance séparant (ou non) les positions des objets relativement les uns aux autres à un instant donné et, parallèlement d'autre part, sous la dénomination de *temps*, sinon de la durée nécessaire au percevant pour embrasser, par deux actes de conscience, posés successivement l'un par rapport à l'autre (opération de substitution), le mouvement de la forme passant d'une position à une autre, positions repérables les unes par rapport aux autres et instants repérables les uns par rapport aux autres et pourtant, positions et instants fondus dans ce que les physiciens appellent aujourd'hui le *continuum spatio-temporel à quatre dimensions* (constituant un système de coordonnées choisi par le percevant, SC).

Quant aux formes mises en relation dans ces configurations et séries avec les caractères, postures et allures, phénomènes ou apparences sous lesquels elles se manifestent au percevant, l'être pensant qu'est ce dernier *les interprète comme des propriétés* dont l'origine (causa) se tire de leur appartenance à une espèce, comme autant de choses en un autre, alors que, comme le montre expérimentalement la gestalt-théorie (théorie de la

forme) si ces formes visuelles apparaissent – et cela grâce à la lumière du jour – au percevant, c'est relativement à l'interaction entre la matière de ces res et l'éclairage dont elles sont l'objet : la nuit, les formes visuelles n'existent plus, (tous les chats sont gris) ; en revanche, quand il est mis au contact de ces choses, le percevant, privé de l'éclairage tâtonne pour ne pas les heurter violemment, et ce contact manuel fait apparaître les formes tactiles non perceptibles à distance, tout comme la nuit la communication entre les humains se fait grâce aux formes sonores du langage qu'ils émettent les uns à l'intention des autres et, tout comme le chien, s'il se dirige vers un objet qu'il ne voit pas, c'est qu'il perçoit les empreintes que laissent à leur passage non pas les formes visuelles mais les formes odorantes, tel un détective qui relève à la loupe des empreintes digitales, de telle sorte que sonores, odoriférantes, visuelles ou tactiles, les formes ne sont pas contrairement à l'interprétation qu'en ont donné les philosophes depuis l'antiquité, des choses en cet autre chose en soi que serait une res de telle espèce.

I.1.2.5. Relativité de la perception des postures de formes au repos

La relativité des *formes* dont la perception nous gratifie est fonction – non de l'espace, ni du temps ni du mouvement –, mais du référentiel que, scientifique, un observateur peut choisir intentionnellement, alors que tous les M. Jourdain du Monde effectuent ce choix à leur insu, eux qui ne sont pas à même de faire abstraction de ce que l'intellection (dont les principes sont transmis à l'enfant qui apprend à parler par une culture variable au cours de l'histoire de l'humanité au fur et à mesure de ses découvertes) a ajouté au processus brute de la perception qui est le socle sans lequel la connaissance ne serait jamais que château de sable, que réduit à néant chaque marée.

En effet, la forme (*species*, apparences et, non *forma* en latin ni *morphè* en grec, principes métaphysiques soustraits à la perception) n'a rien à voir avec ce qu'en fera Aristote (une substance cachée sous les apparences) ni avec la logique de Descartes, préconisant de rechercher en toute chose le simple (la sensation), lui qui suppose que les objets perçus comme unités distinctes sont le produit d'une combinaison de sensations diverses ; ni avec *ce en* quoi les sportifs espèrent toujours *être* au moment d'une épreuve (et où il est question *d'être en* ou *d'avoir la* forme). **L'on** (résidu

morphologique de *l'homme*, prodéterminant universel) ne la saisit que dans un contraste de diverses choses (res) éclairées diversement.

I.1.2.5.1. Forme et configuration

*L'objet élémentaire de la perception (toute interprétation étant exclue), c'est, se détachant sur un fond uniforme, tel le sable, **une forme** soit telle cette chose noire dénommée insecte qui court, à une certaine allure en tenant ses élytres dans la posture du replié) ou, plus souvent – telle une constellation du ciel par une nuit sans lune – une multiplicité de formes saisies au même instant, dans un des actes successifs d'attention que pose le percevant. Or, contrairement aux croyances de la tradition, reprises par les associationnistes (Locke, Hume, Spencer), les phénomènes de perception et de mémoire associative ne sont pas les effets de la combinaison de simples sensations purement subjectives qui seraient d'abord senties par l'animal : paradoxalement, la sensation à distance n'est pas sentie mais un dispositif biologique, (organe récepteur d'une excitation et zone corticale qui, l'ayant traduite psychiquement, régit l'adaptation de l'animal aux aléas de son milieu), fait apparaître d'emblée (dans le cas de la vision) des *formes en configuration* les unes avec les autres, s'il s'agit de choses immobiles dans une posture donnée, à l'instant où le percevant décide de porter son regard sur son milieu) et, s'il s'agit de faits dont il est témoin, de *l'allure à laquelle des séries de formes*, – dont la configuration, se trouve, d'instant en instant, modifiée par les mouvements relatifs de certaines formes – se *suc-cèdent sous ses yeux*, (sub-cession = substitution) *cette allure traduisant la vitesse à laquelle l'ensemble est affecté d'un changement d'apparence par le mouvement local de l'une ou plusieurs de ces formes ou par le mouvement de l'observateur – tel le passager d'une voiture qui traverse des paysages se modifiant à toute allure tandis que le percevant se saisit béatement comme immobile. À chaque instant une configuration apparaît et, dès que le mouvement s'en mêle, c'est une série de configurations qui émergent pour le percevant.**

La perception, premier mode de la conscience naïve chez l'enfant n'a donc rien d'une reconstruction combinant des sensations, pas plus, du reste, que, dans le cas des *formes sonores du langage*, l'auditeur ne reconstruit des mots à l'aide de lettres saisies en premier lieu une à une,